

Clément ROSSET
LE PRINCIPE DE CRUAUTÉ
Les Éditions de Minuit, Paris, 1988

Pour continuer avec Clément Rosset, ce titre, publié onze ans après *Le Réel*¹ et qui en précise l'approche. La cruauté du réel n'est pas permanente, mais elle apparaît lorsque nous demandons au réel, de justifier la douleur qu'il nous inflige. Et les occasions donc ne nous manquent pas de la rencontrer ! C'est donc d'une véritable « éthique » que relèvent nos attitudes vis-à-vis de cette cruauté. Comme à son habitude Clément Rosset nous offre d'abord un texte assez court (et dense) puis ajoute quelques écrits, encore plus courts, abordant latéralement le même sujet. Divers chemins qui rôdent autour d'une même idée. Les exemples donnés font appel tant à notre expérience qu'à la littérature ou la philosophie. La pensée régulièrement paradoxale de l'auteur provoque un sentiment de désorientation. Mais c'est sans doute le but, la philosophie étant, pour lui, ennemie de toute certitude positive, réservant sa puissance à la critique des illusions consolatrices : « *Une vérité philosophique.../... ne procure aucune certitude mais protège l'organisme mental contre l'ensemble des germes porteurs d'illusion et de folie* » (p 37).

Cette *éthique de la cruauté* repose sur deux postulats. L'un est un *principe de réalité suffisante*, l'autre un *principe d'incertitude*. Les deux renvoient à un étrange paradoxe, qui est que « *s'il est impossible de douter de quoi que ce soit en particulier* », parce qu'on en fait l'expérience directe ajouterais-je, « *il est en revanche possible (et la philosophie s'en fait le plus souvent profession) de douter de tout en général.* » (p 12).

La sagesse (?) populaire dit que l'homme heureux n'a pas d'histoire(s ?). C'est sans doute une façon de dire que l'homme ne commence à se raconter des histoires que lorsqu'il est confronté au malheur. Mais ces histoires tombent alors sous le coup du second principe de Clément Rosset, l'incertitude, l'interprétation explicative étant à chaque fois *presque* suffisante, c'est-à-dire insuffisante. Le besoin de croire est ainsi un colosse aux pieds d'argile. D'où, éclairage intéressant, ce lien entre (besoin de) certitude et servitude : « *Incapables de tenir quoi que ce soit pour certain, mais également incapables de s'accommoder de cette incertitude, les hommes préfèrent le plus souvent s'en remettre à un maître qui affirme être dépositaire de la vérité à laquelle ils n'ont pas accès eux-mêmes.* »

Mais comment ne pas tomber dans une pensée qui s'affirmerait ? Pour ma part, il me semble plus intéressant de poser qu'il nous est impossible, dès que nous parlons, de ne pas affirmer, que nous le voulions ou non. Utiliser la parole est un crime toujours imparfait, qui laisse des traces repérables que n'importe quel inspecteur scrupuleux saura trouver et suivre pour remonter jusqu'à ce point indémontrable qui prouve l'absence de vérité dernière indubitable. Pourtant Clément Rosset nous rappelle que « *cette incertitude même, inhérente aux vérités philosophiques, qui en fait si l'on veut la faiblesse, en fait aussi la force.* » .../... « *car une vérité incertaine est aussi et nécessairement une vérité irréfutable : le doute ne pouvant rien contre le doute.* » (p 37). Peut-être alors, pour permettre un réel dialogue, faut-il prendre le risque d'une affirmation qui prêtera à contradiction. La vérité existe, mais elle n'est jamais que limitée, locale, contextualisée : vraie là, fausse ailleurs. Pascal le disait déjà : « *vérité en-deça des Pyrénées, erreur au-delà.* »

¹ Cf. lecture n°127